



PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL. 4 — No. 6 — Nov. 1900.

—*****—

- J. 1. TOUSSAINT, (d'oblig.) I *cl.* *Kyr.* royal. II Vêp., Aux Vêp. des Morts, anç. *dbl.*
- V. 2. COMMÉMORATION DES MORTS. Absoute.
- S. 3. De l'octave.
- D. 4. XXII ap. Pent. et I Nov Patronage de la Ste Vge. (du dim. préc.) *Kyr.* de la Ste Vge. II Vêp., mém. de l'oct. (II Vêp.), de S. Charles (II Vêp.) et du dim.
- L. 5. }
M. 6. } De l'octave.
M. 7. }
- J. 8. Octave de la Toussaint.
- V. 9. Dédicace de la Basilique du Sauveur, *dbl. maj.*
- S. 10. S. André Avellin, confesseur.
- D. 11. XXIII ap. Pent. et 3 Nov. S. Martin de Tours, év. et conf. *Kyr.* dès *dbls.* II Vêp., mém. du suiv. et du dim.

- L. 12. S. Martin I, pape et mart.
 M. 13. S. Didace, contesseur.
 M. 14. S. Josaphat, évêque et martyr.
 J. 15. Ste Gertrude, vierge.
 V. 16. S. Stanislas de Kostka, confesseur (13).
 S. 17. S. Grégoire le Thaumatourge, évêque et conf.
 D. 18. XXIV ap. Pent. 4 Nov. et VI apr. l'Epiph. Dédicace
 des Basiliques de S. Pierre et de S. Paul, *dbl. maj. Kyr.*
 des dbls. II Vêp., mém. du suiv., du dim. et de S. Pon-
 L. 19. Ste Elizabeth de Hongrie, veuve. [tien mart.
 M. 20. S. Félix de Valois, confesseur.
 M. 21. Présentation de la Ste Vierge, *dbl. maj.*
 J. 22. Ste Cécile, vierge et martyr.
 V. 23. S. Clément I, pape et martyr.
 S. 24. S. Jean de la Croix, confesseur.
 D. 25. XXV ap. Pent. et 5 Nov. Ste Catherine, vierge et mar-
 tyre. *Kyr.* des dbls. Vêp. à cap. du suiv. mém. du préc, du dim.
 et de S. Pierre d'Alexandrie, év. et mart.
 L. 26. S. Sylvestre, abbé.
 M. 27. S. Léonard de Port-Maurice, confesseur.
 M. 28. De la férie.
 J. 29. Vigile de S. André.
 V. 30. S. André, ap., 2 cl.

Salut à la Mère des douleurs.

JE vous salue, ô suave Vierge Marie, qui avez eu l'âme trans-
 percée par le glaive de douleur, quand vous avez vu votre
 divin Fils rester suspendu par des clous à la croix, sup-
 porter les plus atroces tourments, répandre son sang, et enfin ren-
 dre le dernier soupir; et vous néanmoins, ô pauvre Mère toute
 brisée par la douleur et toute inondée de larmes, vous êtes demeu-
 rée debout sous la croix. Faites, ô tendre Mère, que je reste
 debout auprès de vous, et que je médite souvent avec un cœur
 aimant la passion de votre Fils unique, mon Rédempteur.

LE
SACRE CŒUR DE JÉSUS
 ET SES
touchants emblèmes

Par le R. Père Edmond LETIERCE, S. J.

+++++

CHAPITRE VI.

Où est-il ?

Dites-moi où vous l'avez mis.

(JEAN. XX, 25.)

C'était au matin de la résurrection. Jésus était sorti de son sépulcre, et Marie-Madeleine, qui ne savait encore ce qui s'était passé, étant venue au tombeau du Sauveur, l'avait trouvé vide, et elle pleurait. Tout à coup elle vit Jésus debout et elle ne le savait pas que ce fût lui. Jésus lui demanda : "Femme, pourquoi pleurez-vous ?" Elle, pensant que c'était le jardinier, lui répondit : "Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis. *Dicito mihi ubi posuisti eum*". Et, nous aussi, nous cherchons le principal, l'unique objet de nos affections : ce Cœur de Jésus, ce principe de vie et d'amour. Où est-il ? où le trouver, pour que nous allions l'adorer ?

Autrefois il était sur la terre dans le corps même du Sauveur, là où se trouve notre cœur, dans la poitrine, sous les arceaux mystérieux qui le protègent ; c'est là qu'il élaborait goutte à goutte le sang de notre rédemption, c'est là que le fer de Longin est allé le chercher. Lorsque Jésus eut rendu le dernier soupir, l'âme se sépara du corps et se rendit aux limbes pour annoncer la bonne nouvelle de leur délivrance aux captifs séculaires. Le Cœur resta dans le corps sacré dont il avait pendant trente-trois ans entretenu la vie. Toujours adorable parce qu'il restait uni au Verbe, il fut embaumé, enseveli et ressuscita le troisième jour à une nouvelle vie : dans ce corps transfiguré il a gardé la même place ; impassible, lumineux, immortel, il est encore dans la Sainte Humanité le principe glorieux du sang spiritualisé et l'organe infatigable d'un amour éternel. Il est où est Jésus. dans ce soleil mystérieux que

le Christ vainqueur de la mort a choisi comme son tabernacle ; il y reçoit les adorations des anges et des saints. Là nous le verrons, nous l'adorerons un jour, et nous reprendrons, pour ne plus jamais finir, les hommages de reconnaissance, les hymnes d'amour commencés sur la terre.

Mais Bethléem et le Calvaire sont loin de nous, près de dix-neuf siècles nous en séparent... et d'un autre côté le ciel est bien haut. Quand nous sera-t-il donné d'y pénétrer ? Entre ce passé et ce lendemain, n'est-il pas un sanctuaire plus accessible et plus voisin de nous, un tabernacle où, sans sortir encore de cet exil où nos destinées nous retiennent pour un temps, nous pourrions commencer avec le Sacré Cœur une alliance qui serait le prélude consolant du cœur à cœur de la bienheureuse éternité ? Oui, ce sanctuaire existe : c'est le Saint Sacrement.

Le Sacré Cœur est dans le Saint Sacrement. Ma foi me montre Jésus réellement présent avec son corps tout entier, dans la totale intégrité de ses membres et, partant, dans la possession de son cœur ; c'est le même corps et non un fantôme : c'est le même Cœur. Nous ne savons pas si ce cœur adorable s'est manifesté quelquefois à la Bienheureuse Marguerite-Marie dans un isolement glorieux, séparé du corps qui le portait ; mais, dans la plus solennelle de toutes les apparitions. Jésus était sur l'autel, et se révélant à son humble, servante, comme s'il fût sorti du sein des ombres eucharistiques il lui montrait au milieu de sa poitrine sacrée ce Cœur de chair qui a tant aimé les hommes. Là, dans le Saint Sacrement, le Cœur de Jésus est à sa place, il est dans son vrai domaine et l'Eucharistie est son ouvrage, il a sur elle un droit d'auteur. N'est-ce pas lui qui a conçu l'idée de cette institution sublime ? lui qui a réalisé ce chef-d'œuvre par des miracles d'amour ? N'est-ce pas lui enfin qui a proposé aux hommes le mystère de la présence réelle et qui l'a fait accepter en la révélant comme le dernier effet d'une charité jalouse de se survivre au milieu d'eux ; et ils ont cru à l'amour, et dans l'incompréhensible, qui est la condition de ce mystère, ils ont vu le cachet du Sacré Cœur.

Ce Cœur sacré, en se mettant dans l'Eucharistie, s'y est mis tel qu'il est dans la Sainte Humanité du Sauveur, vivant et passible

à la première Cène, vivant et impassible aujourd'hui comme au ciel et toujours agissant. Là, il est près de nous, pour nous, à nous ; là, il nous connaît, jamais nous ne sommes pour lui des étrangers, jamais il ne nous dira : Je ne vous connais pas. Là, il nous parle nous éclaire, nous encourage ou nous adresse de doux reproches ; là, il nous écoute, nous répond et fait droit à nos supplications. Là, il nous aime et se donne. Mais vient un moment où entre lui et nous il ne veut plus de distance. Où est-il alors ? En nous, dans notre cœur. Oui, dans ces trop courts moments où les espèces sacramentelles résistent à l'action des causes qui les altèrent, le Cœur de Jésus est mon bien, mon captif, ma nourriture ; il est en moi et je suis son tabernacle, son ciboire vivant.

O Cœur de Jésus, que vous êtes bon ! Si je le veux, vous êtes à moi tous les jours, vous êtes mon pain quotidien, et ce pain de mon âme, ce consolateur divin, partout je le retrouve, sur tous les rivages où un Prêtre dresse son autel. Le Sacré Cœur était dans les Catacombes avec les chrétiens promis au martyre, dans les déserts de la Numidie avec les exilés ; naguère il entra à Mazas pour y consoler les otages ; et le missionnaire que sa vocation emporte loin de la patrie croit, quand il le possède, avoir retrouvé sa terre natale.

C'est ainsi que le Cœur eucharistique répond à toutes les exigences de l'amour : il est mon voisin, mon compagnon de route et mon aliment, j'ai sa présence, je l'entends, je lui parle, je soupire après une union plus étroite, je le possède, il est dans mon cœur.

Nous savons maintenant où on l'a mis, où on peut le trouver pendant le long pèlerinage de l'exil en cette vallée de larmes. La terre n'est pas déshéritée de sa présence ; il est l'oasis de notre désert, et cette oasis, partout accessible et hospitalière, nous offre ses sources rafraîchissantes. Allons-y puiser, visitons, adorons, recevons le Sacré Cœur dans la Sainte Eucharistie, jusqu'à ce que vienne le jour sans déclin où, se dégageant des voiles du Sacrement, il nous apparaîtra plus rayonnant d'amour qu'il n'apparut à la Bienheureuse Marguerite-Marie, pour être à jamais le soleil de nos âmes dans les splendeurs de la vision intuitive.

(à suivre)

LE CONCILE DE TRENTE et les Ames du Purgatoire.

L'Immortel Concile de Trente a défini l'existence du Purgatoire et l'utilité des suffrages, en particulier du Saint Sacrifice de la Messe, pour les morts. Le canon XXX de la 6^e session est ainsi conçu :

Si quelqu'un dit qu'à tout pécheur pénitent qui a reçu la grâce de la justification, l'offense est tellement remise et la condamnation à la peine éternelle est tellement effacée qu'il ne lui reste aucune peine temporelle à subir, soit dans cette vie, soit en l'autre dans le Purgatoire, avant que le royaume des cieux puisse lui être ouvert : qu'il soit anathème.

Dans la session 22^e, le saint Concile définit que le Sacrifice de la Messe est offert, *selon la tradition, non seulement pour les péchés, les peines, les satisfactions et les autres nécessités des fidèles encore vivants, mais aussi pour ceux qui sont morts en Jésus-Christ et qui ne sont pas encore entièrement purifiés.* Et il déclare anathème celui qui prétend qu'il ne doit pas être offert pour les vivants et pour les morts, pour les péchés, les peines, les satisfactions et les autres nécessités.

Enfin, dans la session 25^e, le Concile a rendu le décret suivant :

L'Eglise catholique, instruite par le Saint-Esprit, ayant toujours enseigné suivant les saintes Ecritures et la doctrine ancienne des Pères, dans les saints Conciles précédents, et depuis peu encore dans ce Concile général, qu'il y a un Purgatoire, et que les âmes qui y sont détenues sont soulagées par les suffrages des fidèles, et particulièrement par le sacrifice de l'autel si digne d'être agréé de Dieu ; le saint Concile ordonne aux évêques qu'ils aient un soin particulier que la bonne et saine doctrine du Purgatoire, qui vient des saints Pères et des Conciles, soit crue, tenue, enseignée et partout prêchée aux fidèles. Qu'ils bannissent des prédications publiques qui se font devant le vulgaire

ignorant les questions difficiles et trop subtiles, sur cette matière, qui ne servent de rien pour l'édification et dont la piété ne retire d'ordinaire aucun avantage. Qu'ils ne permettent point non plus qu'on avance ni qu'on agite sur ce sujet des choses incertaines et qui ont apparence de fausseté, et qu'ils défendent comme un sujet de scandale et de mauvaise édification pour les fidèles tout ce qui tend à quelque curiosité ou superstition, ou ressent un profit sordide. Mais que les évêques aient soin que les suffrages des fidèles vivants comme les Messes, les prières, les aumônes et les autres œuvres de piété que l'on a coutume d'offrir pour les autres fidèles qui sont morts, soient accomplies avec piété et dévotion, selon l'usage de l'Eglise; et que ce qu'on leur doit par fondation testamentaire ou autrement soit acquitté avec soin et exactitude, et non par manière d'acquit, par les prêtres et les ministres de l'Eglise et autres qui y sont tenus.

SITUATION FACHEUSE DE L'OUVRIER QUI CONTRACTE DES DETTES.

Pour un ouvrier honnête, rien n'est malheureusement plus facile que de s'endetter. Le marchand, le fournisseur, témoins de votre vie laborieuse, sauront bien qu'ils n'ont rien à perdre avec vous, et ils n'ont point à s'inquiéter des embarras dans lesquels vous pourriez vous jeter. Non seulement ils acquiesceront de bonne grâce à vos demandes, mais ils iront au devant de vos désirs, ils tâcheront de les faire naître : " Achetez donc, prenez donc ceci pour vous ; faites donc cadeau de cela à votre femme. Vous n'avez point d'argent, dites vous ; qu'à cela ne tienne, nous nous ferons un plaisir de vous attendre. Vous payerez à votre loisir. " Que d'ouvriers se laissent prendre à ces paroles engageantes ainsi qu'au sourire de confiance et de bienveillance qui les accompagne ! Ne vaudrait-il pas mieux ajourner son plaisir à six mois, un an même, que de profiter de cette facilité dangereuse ?

D'ailleurs, cette complaisance qu'on a pour vous, croyez-vous que vous ne la payiez pas ? Tout se vend chez les marchands, même les délais. Avec un homme de qui vous acceptez cette faveur, vous ne pouvez plus discuter le prix librement. Ce n'est pas à lui que vous pourrez dire : " Si mes offres ne vous conviennent pas, je serai obligé d'aller me pourvoir ailleurs. " Vous pourvoir ailleurs ! Vous sentez bien que cela ne vous est pas possible ; la délicatesse vous le défend ; vous vous êtes imposé un joug, il faut le porter.

— Certain dimanche, un bon vieux petit prêtre attendait un train matinal en la gare de X***.

Le train n'arrivait pas.

— Le train est bien en retard ce matin, dit le bon vieux prêtre à un monsieur très bien mis qui se tenait, sur le quai de la gare, à côté de lui.

— Oui, répondit le monsieur très bien mis, mais vous m'avouerez, Monsieur l'abbé, que ce n'est pas édifiant de voir un prêtre voyager le dimanche ! Vous retenez tous ces gens là à l'ouvrage. Mais c'est scandaleux !

Il y avait dans cette réponse saugrenue de quoi interloquer le bon vieux petit prêtre. Sans prendre la peine d'expliquer à ce Monsieur très bien mis qu'il partait à quatre heures du matin pour remplacer un confrère malade, chanter la grand'messe et prêcher à sa place dans une paroisse voisine, il se contenta de répondre :

— Monsieur fait-il ses Pâques ?

— Non, Monsieur l'abbé.

— Monsieur va-t-il à la messe ?

— Pas davantage.

— Allons, dit le bon petit vieux prêtre, je ne pousserai pas mon indiscrétion jusqu'à vous demander pourquoi vous voyagez le dimanche. Je me contenterai de vous dire que j'ai soixante-quinze ans : or, j'ai toujours remarqué que ce sont les gens sans religion et les amis de la morale indépendante qui se chargent de faire la morale au clergé. Bon voyage, monsieur. "

Le monsieur très bien mis ne répondit pas.

COMMENT ON DEVIENT ASSASSIN.

La mère de Sipido, ce jeune homme de 17 ans qui a attenté à la vie du prince de Galles, interrogée par un journaliste, a dit :

" Lorsqu'il est sorti de la salle d'audience, il est rentré à la maison tout seul ; je me suis enfermée avec lui dans une chambre et nous avons eu ensemble une longue conversation. Je ne peux pas vous dire, c'est que c'est la lecture de certains journaux qui a amené mon fils à commettre son acte. "

MA DOUCE FRANCE
par Charles d'Héricault.

Un volume in-12. Prix : 3 fr., chez Téqui, à Paris, et chez Bergès, à Lille.

“ C'est par de gracieuses, d'amusantes anecdotes, par dessouvenirs vécus, que le bien regretté M. Ch. d'Héricault a terminé son bon combat pour Dieu, la religion et la patrie. C'est aussi en racontant les fêtes et les joies du foyer de nos aïeux, c'est en mettant en scène les mœurs pures de ceux de nos contemporains, et ils sont nombreux, qui ont conservé le culte du passé, que notre auteur prouve, par mille exemples, l'heureuse persistance, en France, de l'antique Foi chrétienne. C'est elle qui fit la force de notre ancienne mère patrie qui engendra l'aménité des mœurs, la courtoisie des formes, l'honneur et la gloire de notre race.

Il met la bourgeoisie allégrement en scène avec le peuple, le vrai peuple. Non pas celui du cabaret et des réunions de la libre-pensée, mais celui qui, dans nos campagnes, suit avec une joyeuse dévotion les nombreux pèlerinages qui illustrent tant de nos obscurs villages. Il prouve enfin que l'esprit de nos pères, non seulement persiste, grâce à Dieu, mais encore qu'il progresse de nos jours, dans cette contrée bénie, que Ch. d'Héricault appelle, lui aussi, **MA DOUCE FRANCE**, comme l'appelaient nos pères. ”

Nous retrouvons si bien, dans les anecdotes racontées par Ch. d'Héricault, l'esprit plein de gaieté et de foi que nos populations canadiennes ont gardé et cultivé comme le meilleur souvenir de la **VIEILLE FRANCE**, qu'en lisant ces lignes si intéressantes, on croirait entendre parler nos braves habitants de la province de Québec.

Nos lecteurs nous saurons gré de leur en citer quelques extraits.

Dans un chapitre intitulé “ **POLITESSE ET MAJOTRUISME**, ” Ch. d'Héricault met en parallèle l'antique et chrétienne politesse française avec la grossièreté d'origine anglo saxonne, laquelle malheureusement, n'a que trop atteint les populations catholiques d'Europe et d'Amérique. Il montre qu'à mesure que la vraie foi diminue dans une nation, la politesse perd son âme, qui est la

charité, et n'étant plus qu'une affaire d'étiquette et de convention, suit le relâchement des mœurs et devient le MALOTRUISME.

Mais citons :

LA POLITESSE ET LE MALOTRUISME

C'était une vertu très jolie. Elle avait les plus aimables sœurs, l'Urbanité, la Civilité, les Bienséances, la Bonne Grâce ; enfants gâtées de la Patrie française ! et comme les Muses dont nous parle Hésiode, qui couvraient de fleurs les sommets arides du mont Olympe, elles cachaient sous leurs rians traits, les tristesses de notre histoire. La politesse avait des frères également nobles et spirituels, le BON AIR, que Bussy-Rabutin goûte passionnément et son aîné l'ENTREGENT que le XVI^e siècle, par les malignes lèvres de Montaigne, nomme la très-utile science. D'ailleurs, elle avait des parentés assez rapprochées dans toute la région de l'âme humaine où logent la Bienveillance, la Charité, la Délicatesse.

Mais le plus honorable de ses trente-deux quartiers lui venait de la courtoisie.

Nul autre peuple que le Français n'eût pu l'inventer, nul ne l'a connue mieux que lui, nul ne l'a promené, par l'univers, comme le drapeau triomphal de la civilisation. Nul ne l'a honorée aussi longtemps ; et si jamais, par suite des siècles, la chère France disparaît comme ont disparu les Perses, les Athéniens, les Romains, le philosophe qui voudrait symboliser chacun de ces peuples, signalerait les Perses pour le génie de la magnificence, les Grecs pour la passion de la beauté plastique, les Romains pour la politique fécondant la force, et la France pour la courtoisie.

Qu'est-ce donc que cette merveille ?

C'est l'enfant fort et gracieux du génie français marié à la piété catholique. "

Il est malaisé de faire comprendre aujourd'hui ce mélange de sainteté et d'héroïsme, d'humilité et de dignité ; cette douceur dans une existence martiale ; cette chasteté dans la passion ; cet amour exalté et pur, divinisant, pour l'idolâtrer, l'être féminin ; cette patiente tendresse envers les faibles, cette haine du laid, ce mépris du mal. C'était une caressante et continuelle pitié pour

l'humanité et une volonté incessante de monter vers Dieu. Tout cela gracieux, aisé, riant, intrépide.

Comme la courtoisie c'était l'honneur français pétri dans le sang du Christ, et que l'Eglise avait fait resplendir aux yeux des barbares pour protéger le conquis contre le conquérant ; comme cette courtoisie était la comiseration pour les humbles, la compassion pour les faibles, le respect pour la femme, la douceur pour les inoffensifs, elle était surtout prêchée aux puissants, à tous ceux qui auraient pu être tentés de devenir tyrans et de mettre la force au service de la passion.

Elle avait eu pour but premier de changer le chef des bandes barbares en BARON et ce baron, rude encore, des premiers poèmes épiques, en CHEVALIER. Pour y arriver, il avait fallu que la prédication fût continue. COURTOISIE, c'était le mot qui résonnait le plus fréquemment dans nos poèmes. SOIS COURTOIS, c'est l'ADOUCEMENT moral, l'armure de l'âme.

La politesse est donc la courtoisie qui a perdu son âme. Mais bien qu'elle fût surtout une entité cérébrale, une affaire d'élégance, de dignité personnelle et que la Foi n'y fût pas essentielle, il y avait encore en elle le respect chrétien de la dignité d'autrui et, comme nous le disions au début de cette causerie, elle tenait toujours, par les liens étroits, à la bonté. Elle restait une qualité à la fois si française et si gracieuse, qu'elle honorait notre nation entre toutes les autres et qu'elle plaisait à toutes, sauf à cette envieuse race anglo-saxonne qui n'y pouvait atteindre. Elle nous en jaloussait et elle prit si bien pour complice notre badauderie qu'elle nous l'enleva. Les Anglais surent nous persuader que, jusqu'à ce qu'ils nous l'eussent appris, nous ignorions l'art de penser et que notre gracieux art de plaire était grotesque.

« Ils étaient sincères d'ailleurs : comme nous ne nous nourrissions pas de viande à peine sortie de l'abattoir, ils se persuadaient que nous vivions de grenouilles ; parce que nous n'étions pas raides comme des mâts de cocagne. ils juraient que nous passions notre vie à apprendre la danse ; parce que nous étions naturellement propres, ils affirmaient que nous ne nous levions jamais ; et la politesse, qui est, de sa nature, souple, d'aimable humeur et

présente d'esprit, irritait leur orgueilleuse raideur et la solide pesanteur de leur intellect. "

.....

" Les Anglais ne furent pas les seuls jaloux de notre chère politesse. Elle eut d'autres ennemis qui l'achevèrent. Aujourd'hui elle est remplacée par le MALOTRUISME. Je suis obligé d'inventer un lourd mot pour un lourd animal. Mais c'est bien lui qui règne aujourd'hui. Par lui je rentre dans l'actualité. "

" D'où vient ce galant ? Il vient de loin. Seulement, au XII^e siècle, on le logeait à l'étable. Aujourd'hui, c'est lui qui achète les palais et qui nous en jette les pierres à la tête. Alors il n'y avait que des individualités ; aujourd'hui, elles se sont agglomérées ; elles forment une caste : la caste dominante. Il y avait des malotrus ; il y a le MALOTRUISME, et le malotruisme ressemble au renard que nous dépeint Rutebœuf :

Renard est ord, renard est vil,
Et renard règne.

Il règne partout où se forge la puissance sociale, où chauffe la mêlée du combat pour la vie, où se rengorge la démocratie politicienne, partout où triomphe le faquinisme des valets parvenus de la Révolution. Il règne, particulièrement, sans doute, dans le monde de la Bourse, dans le journalisme d'exploitation, dans les administrations républicaines, mais on peut dire qu'il est partout, sans exception, où les agents de la franc-maçonnerie ont mis leurs élus. Je dis partout, on m'entend bien, partout. " Tirez, tirez ! " comme je suis un classique, je laisse au juge Dandin, des PLAIDEURS, le soin de terminer la phrase. "

I

Mais comment ce vilain est-il sorti du chenil, pour gouverner la France ? Quand il était en guenilles au temps de Philippe-Auguste, quand, encore au XVII^e siècle, La Fontaine le montre comme un épouvantail, destiné à faire réfléchir les demoiselles grimacières, comment est-il si répandu dans le beau monde moderne ?

C'est toute une histoire, ou plutôt c'est une bonne partie de l'histoire de ces 150 dernières années.

Tout ce qui avait intérêt à détruire la société française et chrétienne a mis la main à l'œuvre, pour changer en malotrus les fils de la DOUCE France, affable et chevaleresque. La raideur janséniste, après le pédantisme huguenot, avait fait les gros yeux à la gentillesse, comme à la bonhomie, ces deux compagnes printanières de la courtoisie. Mais c'est bien " la perfide Albion " qui a lancé le mouvement définitif.

" Certes, je réclame le droit de haïr de toute mon âme Louis XV, à cause de l'excès de ses faiblesses et aussi à cause de sa faiblesse. Mais il n'était pas un sot. Quand il de manda à ce vilain répugnant magot de duc de Lauraguais, pourquoi il avait été en Angleterre, et que ce philosophe, dont la passion oscillait de la gluante Arnould à l'araignée Guimard, lui eut répondu solennellement qu'il y avait séjourné pour " apprendre à penser " — " Des chevaux ", lui dit le roi en lui tournant le dos. Le roi avait vu clair: c'était la politesse chevaline qui allait remplacer la courtoisie chevaleresque. Elle inaugurerait le règne continué aujourd'hui par l'insolence juive. La grâce française excitait dans John Bull une de ces envieuses rages d'impuissant qui ne sont satisfaites que par la mort de l'envié.

Le voyageur Young, qui se promène en France un peu avant la Révolution, nous donne avec candeur une preuve de ce sentiment. Il fut reçu par le duc de la Rochefoucauld avec les égards que ce naïf et sincère philanthrope accordait à tout représentant du " peuple libre ". Notre voyageur raconte qu'il s'ennuya au milieu de ces grands seigneurs français. Pourquoi? A cause de leur politesse. " Ils étaient si polis, dit-il, que leur conversation se bornait à dire bonjour et bonsoir, de crainte que toute autre parole ne blessât leurs interlocuteurs. " John Bull était ravi d'avoir aboyé contre la délicatesse française. "

" Pour la masse des citoyens anglais, nous n'étions qu'un peuple de maîtres de danse, et ils raillèrent si bien les grâces souples de notre échine, que nous nous laissâmes mettre leur POKER dans le dos. "

" Plus tard, l'autre Anglais-Saxon, l'Américain, nous a vissé son chapeau sur la tête. Il ne nous a pas encore appris à cracher

adroitement entre deux voisins mais je rêve parfois que le XX^e siècle verra le bourgeois français recevoir ses visiteurs comme notre hôte américain de l'hôtel d'Angleterre à Nice recevait les voyageurs en manche de chemise et le chapeau haute-forme sur la tête.

.

II

La révolution eut donc bonne raison d'adopter le malotruisme et elle sut si bien manéger que chacun des gouvernements qui jouèrent, depuis lors, à saute-mouton sur la terre de France, fit un cadeau à cet effronté.

Le premier Empire lui donna sa brusquerie grognarde, la Restauration l'aigreur libérale, le gouvernement de Juillet la morgue bourgeoise, la République de 48 l'hypocrisie des conspirateurs, l'Empire le mépris de l'autorité, la République maçonnique d'aujourd'hui la bassesse parlementaire... Il fallait plus encore : la prépondérance des juifs le perfectionna, en lui conseillant ce mélange d'obséquiosité plate et d'insolence effrontée où ils excellent

Pourtant le peuple français est trop naturellement bienveillant, gobe-mouche et gracieux, pour que la démocratie y soit aisément agressive et grossière ; ce fut lentement que le mal triompha.

.

Ce qui a le plus dangereusement blessé l'urbanité, c'est, nous l'avons indiqué, LE COMBAT POUR LA VIE. Comment peut-on supposer que des gens qui se battent, aient le temps de faire des révérences ? Il est plus court pour eux de se mettre à plat ventre devant l'homme qui tient les écus ou la place convoitée.

.

A l'heure où nous sommes, la politesse se cache fréquemment et le malotruisme triomphe insolemment. Les grimaces des loges n'ont rien de commun avec les grâces, et les gens qui y gesticulent n'ont pas grande idée de ce qu'est la bonne compagnie ; leurs batteries ressemblent à la courtoisie, à la chevalerie, comme eux-mêmes ressemblent à Régulus, ou à Saint-Vincent-de-Paul.

Eux et les juifs nous font une société où l'argent, n'ayant pas

.

pour contrepoids la noblesse et l'honneur, a bien vite corrompu le talent : et dès lors qu'il n'y a plus ces contrepoids, noblesse, honneur, talent, le financier devient logiquement le maître ès-arts de la société. Il s'abandonne avec bonheur au malotruisme,

On entre chez lui ; il ne se lève pas ; un léger grognement lui sert de salut. Il achève la lettre ou la lecture commencée, sans s'excuser. Quand il a fini. — " Eh bien ! Combien ? 102.95. Les huiles ! le pétrole ? le sucre ? les cuivres ? Bien ! " Il se retourne et reprend sa correspondance. Vo là le plus noble représentant de la haute vie moderne.

Le XIX^e siècle entrera dans le XX^e, le chapeau sur la tête, les main dans les poches, où il fera sonner les pièces de cent sous. Il jettera les vieilles femmes hors du trottoir, bousculera les enfants. Il ne saluera que les gens dont il croit avoir un besoin immédiat, et ne répondra qu'aux lettres où on lui offrira un " petit bénéfice. "

Et il deviendra si agaçant que le malotruisme sera remplacé par la rustauderie, qui pillera les malotrus et condamnera les plus récalcitrants à divers métiers qui exigent la souplesse comme de conduire les pompes funèbres, et de recevoir des coups de pied sur le ... seuil des baraques foraines.

Tout à Jésus, par Marie.

La mort a passé pour la seconde fois dans la jeune communauté des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, Aylmer. Le 2 Octobre, Sœur Marie du Très-Saint Sacrement faisait joyeusement à Dieu le sacrifice de sa vie, édifiant ses compagnes par le spectacle de sa mort paisible et résignée comme elle les avait édifiées par ses vertus religieuses et son aimable gaieté.

LE PLAISIR DE MOURIR SANS PEINE, VAUT BIEN LA PEINE DE VIVRE SANS PLAISIR.

Priez pour elle.

†
IHS

Le 5 Nov. la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

LA FAMILLE CHRÉTIENNE.

Dans la famille chrétienne, on se lève de bonne heure, on fait le signe de la croix, on offre sa journée à Dieu et l'on fait à genoux la prière du matin.

On fait le signe de la croix avant et après les repas.

On fait la prière du soir en commun.

On ne mange jamais de viande les jours maigres.

On n'arrive point en retard à la messe du dimanche.

On se fera un devoir d'assister à la grand'messe, qui est la messe paroissiale.

On aime pour sanctifier le jour du Seigneur, à ne point manquer les vêpres sans raison.

On va visiter ses morts au cimetière.

On fait en sorte de n'avoir rien à acheter, ce jour-là dans les magasins.

On se souhaite la grâce de Dieu et le paradis, au premier de l'an.

On assiste aux instructions du Carême.

On fait ses Pâques et on communie de temps en temps.

On ne laisse point passer inaperçue la fête de membres de la famille.

On fait le *Mois de Marie* à l'église ou en famille.

On fait dire au moins quelques messes, chaque année, pour ses chers défunts.

On conserve les bonnes traditions des *anciens*.

On s'habitue à regarder la vie comme un voyage.

On marche toujours droit au but.

On s'entraide, dans le chemin, par la parole et par l'exemple.

Et quand on arrive au terme du voyage, on s'en va joyeux dans la patrie attendre les autres.

On les aide par une communication incessante de souvenirs et de prières.

Et l'on s'aime éternellement sur le sein de Dieu.



L'esprit de foi au Saint Sacrement.

Savez-vous pourquoi il y a dans nos églises, soit pendant la messe, soit en dehors des offices, tant de personnes qui sont distraites et indifférentes? C'est qu'elles n'ont pas l'esprit de foi à la présence réelle du Sauveur dans le tabernacle. Elles y croient sans doute, mais leur foi est tiède et superficielle. Les vrais fidèles, ceux qui ont l'esprit de foi au Saint Sacrement, sont tout autres.

J'ai connu bon nombre de pieux jeunes gens, de bons ouvriers qui, le matin, en se rendant à l'atelier, entraient sans jamais manquer, dans la première église qu'ils trouvaient sur leur chemin, s'y agenouillaient dans un coin, et, pendant quelques minutes, adoraient Jésus Christ, lui consacraient leur journée.

Un admirable chrétien, protestant converti, que j'ai jadis connu à Rome, me disait un jour: " Pour moi, une journée sans messe et sans communion me fait l'effet d'un jour sans soleil. " Ce saint homme allait tous les jours, par quelque temps qu'il fit, et quelles que fussent d'ailleurs ses occupations, passer une heure entière devant le Très Saint Sacrement, et il trouvait que cette heure s'écoulait trop vite.

J'en ai connu un autre, à Paris, artiste célèbre, converti aussi, non du protestantisme, mais de l'indifférence et de la vie mondaine. qu'on voyait parfois plus de deux heures en prières, caché dans quelque coin comme un pauvre. " Il n'y a que cela, il n'y a que cela au monde! " disait-il.

Un autre, ancien général du premier Empire, revenu au bon Dieu à l'âge de soixante ans, commençait de même toutes ses journées par une longue et sainte adoration et par une bonne communion. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il disait un jour à un ami: " Je n'ai jamais aimé personne comme j'aime Notre-Seigneur. "

Un pauvre commissionnaire avait fait encore plus pour le Saint Sacrement: irrésistiblement entraîné par sa foi, il avait tout quitté pour se vouer uniquement à la belle Œuvre de l'Adoration nocturne. Tous les trois jours, il transportait à la sueur de son front, d'un bout de Paris à l'autre, le petit mobilier nécessaire aux nuits d'adoration, dormant à peine, passant la nuit presque entière à adorer

Dieu et à prier devant le Saint Sacrement. C'était un homme du peuple, sans autre science que sa grande et ardente foi. Après treize ans et demi de cette vie admirable, il est mort comme il avait vécu, en saint.

Voilà ce que produit l'esprit de foi au Saint Sacrement. Là encore je dirai, mais là surtout, il faut répéter l'humble prière des Apôtres: "O Seigneur, augmentez en nous la foi!"

A tous ceux que j'aime, je ne souhaite qu'une seule chose, parce qu'elle renferme tout: une foi profonde, vivante et aimante à l'égard du Dieu de l'Eucharistie. Mgr DE SÉGUR.

—***●***—

SERMON D'UN PÈRE CAPUCIN.

Un brave villageois racontait récemment qu'il avait été converti, lors d'une mission prêchée dans son village, par une simple parole du prédicateur. C'était un bon Père capucin qui avait perdu les yeux en les usant au service du bon DIEU.

" Mes amis, disait-il à ses auditeurs, je n'y vois pas, j'ai perdu les yeux du corps, et si, lorsque je descendrai de cette chaire, personne ne me dirige et ne me donne la main, j'irai peut-être tomber dans la rivière qui coule au bas de votre village. Mais vous qui m'écoutez et qui voyez clair, il y a devant vous un autre gouffre que vous n'apercevez pas malgré vos bons yeux; ce gouffre, c'est l'enfer; et si vous voulez vous conduire tout seuls, si vous ne vous laissez pas diriger par les pasteurs chargés de vous guider, vous tomberez sûrement dans ce gouffre et votre chute sera bien autrement terrible que la mienne: car moi je n'aurai perdu que la vie du corps, tandis que pour vous ce sera la mort éternelle.

" Quels sont donc ici les véritables aveugles? Est-ce celui dont les yeux ne voient plus la lumière du soleil, ou bien ceux dont la vue est fermée à la lumière divine? Oh! sachez-le bien, mes amis, la lumière dont parle l'Évangile, cette *lumière vraie qui éclaire tout homme venant en ce monde*, non, ce n'est pas la lumière du soleil, de la lune ou des étoil-

les ; c'est la lumière de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST que ses ministres sont chargés de faire resplendir à nos yeux. C'est pourquoi je remercie tous les jours mon Dieu qui, en m'ôtant la vue du corps, m'a laissé ses clartés divines ; c'est pourquoi je le prie du fond du cœur de vous donner à tous cette céleste lumière, celle sans laquelle vous irez certainement tomber dans le plus affreux précipice, quoique vous soyez fiers de vos bons yeux et que vous me plaigniez d'avoir perdu les miens. S'il en est ainsi, mes amis, n'êtes-vous pas mille fois plus à plaindre que moi ? Oh ! promettez-moi de réfléchir à cela tous les jours ! ”

Ces bonnes paroles amenèrent aux pieds du bon Père une foule de pécheurs pénitents, et le pieux aveugle rendit ainsi la vraie lumière à plus d'un aveugle de l'âme qui marchait dans les ténèbres sans s'en douter le moins du monde.

Un jour, dans l'église de Saint-Sulpice à Paris, le prince de Condé, placé par hasard à côté d'un séminariste, profite de la rencontre et lui fait cette question :

— Monsieur, faites-moi le plaisir de me dire ce que l'on apprend au séminaire.

Le séminariste ne répondit pas. Croyant qu'on ne l'a pas entendu, le prince réitéra sa demande sans plus de succès. Il insista une troisième fois.

— On nous apprend, répond le séminariste, à garder le silence à l'église.

— Je vous suis très reconnaissant de cet avis, reprit le prince, et je tâcherai désormais de le mettre en pratique.

DEMAIN.

Fleur du jour, disait l'homme, aimable pâquerette,
Ravi, mais attristé, sur toi mon œil s'arrête ;
J'aime ton doux éclat ; mais je plains ton malheur :
Que seras-tu demain ? — Et toi ? répond la fleur.

La fin d'une haine.

Sur la colline, au sommet, il y a un château, et, en bas, dans la plaine, une maisonnette.

Ceci est ennemi de cela.....

Sur la hauteur, le noble et vieux castel, — tel un guerrier féodal laissé là, en faction, par les âges héroïques, — s'appuie fièrement sur le roc moussu de ses contreforts ; sa masse imposante domine avec orgueil les grands hêtres chenus et semble dire à la parvenue de la vallée : “Tiens... toi, si je voulais... rien qu'en laissant couler sur toi un seul de mes érénéaux, je t'écraserais comme une limace !.....”

Mais la menue maisonnette ne paraît pas émue de cette mehace ; coquettement posée sur le bord capricieux de la rivière, elle pique audacieusement, parmi la verdure sombre des saules, la note éclatante de ses tuiles rouges, comme pour relever le défi seigneurial et répondre d'un petit ton goguenard : “ Connu... connu... C'était bon autrefois !...”

Et la haine entre l'aristocratique manoir et la plébicienne demeure c'est si bien accentuée, qu'aux dernières élections, le vicomte de Fierly, — celui d'en haut, — battu à plate couture par Rougeard, son ex-fermier, — celui d'en bas — a dit de son heureux vainqueur :

— C'est un drôle, que je cravacherai la première fois que je le rencontrerai !...

A quoi le socialiste, tendant vers la colline son poing crispé, a répondu simplement :

— Qu'il y vienne !

Y venir ?... grand Dieu !... on n'y songe plus guère, pour l'instant, là-haut... Ce n'est plus la rancune, c'est l'effarement qui règne dans le château des Fierly... Partout, à tous les étages, des appels stridents et saccadés de sonnettes... des ordres donnés d'une voix brève : “ Non, non !... pas cela ;... ceci ?”... des exclamations étouffées qui finissent en sanglots d'épouvante : “ Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !...” Et puis des figures bouleversées qui passent rapides et pâlies par une angoisse sans nom... Ciel ! qu'y a-t-il donc ?...

Ce qu'il y a, eh bien ! c'est que ce matin, vers sept heures, la jeune châtelaine, en allant recevoir le joyeux : “ Bonjour, petite mère ! ” de son fils, a discerné dans la voix de

l'enfant une sonorité rauque ; jetés autour de son cou, les chers petits bras l'ont brûlée comme du feu... Inquiète, elle a voulu voir la gorge, et là... c'est affreux ! elle l'a vu, cet horrible point blanc, qui... " Ah ! vite ! vite !... Qu'on attelle !... le docteur ! le docteur !..... "

* * *

Oh ! les instants atroces que ceux-là !..... les autres petits, emmenés en hâte, sans même un baiser d'adieu, avec les vêtements qu'on jette en paquets et leurs grands yeux étonnés qui semblent dire : " Pourquoi ?..... " et la pièce élégante, en un clin d'œil, saccagée et transformée en chambre d'hôpital, nue et redoutée..... et ce cordon sanitaire, impitoyablement établi autour d'un ange de quatre ans !... et l'enfant — hier plein de vie — aujourd'hui morne et affaissé dans sa couchette..... tandis que, les yeux attachés sur ses yeux, le Calvaire tout entier dans l'âme, la pauvre mère épie douloureusement les progrès du mal, et, refoulant les sanglots qui l'étreignent à la gorge, trouve la force de *lui* sourire encore.....

* * *

— Docteur..... vous le sauverez..... n'est-ce pas.....

En disant ces mots, la jeune femme, cela se devine, se retient pour ne pas se jeter aux genoux de cet homme, qui, après Dieu, peut seul lui donner de l'espoir.....

Et le médecin, blasé cependant par tant de semblables douleurs, vues depuis trente ans, de répondre avec un tremblement dans la voix :

— Oui, madame..... si M. le vicomte peut obtenir un tube et s'il revient à temps !.....

— Si !.... si !.... murmure la vicomtesse en secouant tristement la tête et en levant vers le grand Christ d'ivoire ses yeux remplis de larmes.....

* * *

Car, il n'y a plus à en douter, c'est bien le croup, le hideux croup qui, épervier sinistre, à saisi à la gorge l'enfant tant aimé. La membrane accusatrice, soumise à l'étuve et scrutée par le microscope, a livré son terrible secret ; il est là pullulant à foison, ce bacille meurtrier de la diphtérie, cet assassin d'enfants, qu'un savant français a fini enfin.....

— Mais, docteur, a dit soudain le vicomte de Fierly, est-ce qu'on ne vient pas de découvrir, à Paris, un nouveau remède ?.....

— Sans doute, monsieur le vicomte, la sérumthérapie... malheureusement il est horriblement difficile d'en obtenir un tube.... l'Institut Pasteur ne peut pas suffire à toutes les demandes ; moi-même j'ai écrit plusieurs fois.... mais en vain.

— Qu'à cela ne tienne, s'est alors écrié le vicomte, j'ai à Paris des relations puissantes ; dussé-je remuer ciel et terre, il faudra bien qu'on m'en donne !

Quelques instants après, il était parti.

*
*
*

Voilà comment la vicomtesse de Fierly est restée seule, auprès de son enfant malade... seule, pour le consoler et le distraire... seule, pour compter les heures désespérément longues... seule, pour prier !

Prier... Oh ! jamais elle ne l'a fait avec autant de foi qu'en cette inoubliable matinée !... Ne faut-il pas prier pour aplanir tous les obstacles sous les pas de son mari ?... Sa pensée le suit, anxieuse, chez l'un, chez l'autre... Celui-ci n'est-il pas absent ?... Celui-là est-il toujours aussi influent ?... Si l'on n'allait pas réussir !...

Enfin, vers une heure de l'après-midi, la dépêche attendue arriva : *Grâce à Dieu, après mille difficultés, tube obtenu. Reprends train immédiatement, serai de retour quatre heures. Prévenez docteur.*

Désormais, la vicomtesse de Fierly n'est plus seule. A ses côtés—ange radieux envoyé par le ciel aux âmes désolées qui l'imploront—il y a l'espérance !...

*
*
*

Quatre heures sonnent...

Un grincement de roues sur le sable... Une porte qui se ferme précipitamment... Quelques pas dans le couloir sonore, et le vicomte de Fierly entre dans la chambre où son fils est couché.

Le docteur n'est pas là ? L'avez-vous prévenu ? dit-il surpris.

—Oui ... Je ne m'explique pas...

—Pardonnez-moi ce léger retard, dit derrière eux une voix bien connue, mais je viens d'être appelé pour un cas semblable à celui-ci... Décidément, nous sommes en présence d'une épidémie qui commence...

—Ciel ! dit la vicomtesse, et chez qui êtes-vous allé ?

—Chez les Rougeard... leur pauvre petit est bien malade !... je viens de lui faire, d'urgence, l'opération de la trachéotomie... Mais, voyons ce tube !

Et en disant ces mots, le vieux praticien prit le petit cube en bois blanc qui contenait le précieux remède; d'un geste rapide, il l'ouvrit et s'attarda quelques secondes à regarder le liquide jaunâtre qui y était contenu...deux centilitres à peine!... et cela, cette petite quantité de sérum, dérobé aux veines d'un cheval immunisé, c'était la guérison, la santé, la vie de cet enfant... de milliers d'autres... et dans sa pensée rapide, le docteur évoquait tous ces pauvres petits qu'il avait vu haleter sous la pression étouffante du mal et que son art impuissant n'avait pu sauver... tous ceux aussi— oh! la poignante tristesse!— qu'il serait peut-être condamné à voir encore périr sous ses yeux, faute d'avoir, à sa disposition, assez du remède souverain!

Pendant que le médecin, ^{***} songeur, préparait l'appareil à inoculation, le père et la mère du petit malade avaient échangé un regard...

“ Qu'en pensez-vous ? ” — semblait dire le vicomte.

Et, dans les yeux humides et suppliants de la jeune femme, il avait lu cette réponse : “ Oh ! mon ami, voici le moment de pardonner... nous sommes chrétiens... et puis, ne sera-ce pas une bénédiction pour notre fils ?... ”

Le vicomte eut un coup de tête net et décidé ; puis s'approchant de l'opérateur, il lui dit avec un léger tressaillement dans la gorge :

— Docteur, si vous ne croyez pas que l'état de notre fils exige nécessairement tout le contenu de ce tube, la vicomtesse et moi serions heureux que vous voulussiez bien réserver le reste pour votre petit malade d'en bas.....

— A une condition, dit le médecin, quand, revenu de son saisissement, il eut essuyé deux coquines de larmes qui étaient tombées sur ses vieilles joues ridées.

— Laquelle ?

— C'est que vous viendrez avec moi le porter.....

— Bien volontiers!

Cinq minutes après, ^{***} M. de Fierly, accompagné du médecin qui s'essuyait les yeux, descendait, de toute la vitesse de ses deux chevaux, la pente de la colline, quand, brusquement, la voiture s'arrêta.....

Un homme, la casquette à la main, était là qui, reconnaissant l'attelage du château l'avait arrêté d'un signe de la main, et à présent, tout près de la portière, disait de sa voix suppliante où tremblaient des sanglots :

— Monsieur le vicomte, mon enfant va mourir.. on dit que vous avez un remède.. s'il restait quelques gouttes...

— Mon ami, répondit le vicomte Fierly, j'allais vous en porter la moitié... la voici!

Variétés médicales.

M. Thiéri, célèbre docteur, fut un jour mandé pour soulager un homme travaillé d'une pituite violente. Il se transporte chez le malade, lui tâte le pouls, l'interroge.

Le patient ne peut répondre que par sa toux ; il est saisi d'un paroxysme épouvantable.

Ses efforts lui font arracher Le médecin considère attentivement pendant quelques instants. Puis voyant que le malade est en état de lui répondre : "N'avez vous pas, monsieur, une fièvre continue?" — "Oui, docteur. — Avec des redoublements? Oui, docteur. — Tant mieux! et un violent mal de tête? Hélas! oui, docteur! — A merveille! et quand vous toussiez, un spasme universel? — Plait il? — C'est-à-dire un mouvement convulsif dans tous les membres. — Oui, docteur. — Ah! que je suis content! — Vous êtes content, docteur? — Oui, c'est la pituite vitrée, maladie perdue depuis des siècles, que j'ai le bonheur de retrouver. Rien n'égale ma satisfaction! — Ah! docteur, votre air joyeux me console! vous trouvez donc que ma maladie est... — Mortelle! réplique brusquement l'Esculape — Mortelle! Ah! ciel! que dois-je faire? — Votre testament, lui dit M. Thiéri pour toute consolation; et il le quitte en répétant en lui-même le long du chemin: "La pituite vitrée! que je vais surprendre agréablement mes confrères en leur annonçant cette heureuse découverte!"

ENFANT PRODIGE. — Les journaux espagnols célèbrent à l'envi un pianiste de trois ans, Pepito Ariola. A peine âgée de trois ans, il joue déjà des octaves, ce qui semble faire de cet enfant, si merveilleusement doué, non seulement un prodige, mais même un phénomène. Comme Mozart, son modèle, le jeune Pepito est reçu dans les cours, admis à jouer devant les grands de ce monde, comblé de caresses et de bienfaits par les têtes couronnées. A la suite d'un concert où la population madrilène avait acclamé le jeune virtuose, la reine d'Espagne témoigna le désir de le connaître et l'invita, avec sa famille, à une fête du Palais. Le jeune Pepito fut bourré de gâteaux, de sucreries et de confitures; on le mit ensuite au piano et il joua quelques morceaux de son répertoire avec une maîtrise qu'on aurait crue d'un homme. Mais un petit incident vint rappeler aux auditeurs l'âge du musicien. En descendant du tabouret, Pepito perdit sa culotte. La famille était consternée. Mais la reine, avec une sollicitude maternelle, excellente et simple comme toujours, s'empresse, en souriant, de réparer elle-même le désordre de son ajustement. L'histoire ne raconte point que Mozart ait jamais eu pareil honneur.

RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE XI.

C'est aujourd'hui mardi 2 octobre. Clément doit partir vers 10 heures pour l'internat fameux de Dourancy, où M. Valmont a comme ami un des professeurs de sciences, lequel a promis de mener en trois ans Clément jusqu'au baccalauréat.

L'enfant n'a pas dormi de la nuit..... Il était si bien là pourtant, à côté de Got, au milieu des Valmont, au pied de la cathédrale!! Mais, en se décidant à aller au collège, tout longuement calculé avec un externe pauvre de Compiègne, il économise 400 francs et gagne d'abord un an, sans compter l'autre qu'il se propose de brûler par un travail acharné.

C'est donc 1500 à 2000 francs qu'il n'enlève pas à Blanche, 1500 ou 2000 francs, dont il ne rougira pas devant elle, lorsque viendra le jour où le chiffre plus ou moins grand de sa dot, orientera son avenir dans un sens ou dans un autre, vers le bonheur ou la désillusion.

Le soleil, ce jour-là, se leva extraordinairement beau, un de ces soleils d'octobre un peu pâle, un peu froid, tout estompé par les premiers brouillards d'automne. L'enfant alla ouvrir sa fenêtre et se mit à regarder la campagne longuement, bien longuement, comme s'il voulait graver dans sa mémoire, dans son cœur, les moindres détails du paysage.

Noyon tout entier était endormi, et ses maisons blanches, aux toits de tuiles rouges, paraissaient, entre les feuilles jaunies, dorées par l'arrière-saison, comme de grands coquelicots dans un champ de blé mûr. Une petite brume, très légère, très argentée par le soleil, laissait deviner les lointains sombres du Siméon; c'était là, à mi-côte sur cette montagne où, pour la première fois, il avait compris qu'il ne pouvait pas, qu'il ne devait pas rester au foyer des Valmont..... Oh! le Siméon, quel souvenir il en gardait!..... Il avait là, dans un petit coffret donné par Mme Valmont, la touffe de bruyè-

res roses qu'il cueillait lorsqu'avaient éclaté à ses oreilles les paroles trop justes de Cassoneau, le marchand de sucre : " Il n'est guère *chevalier*, votre Clément, et je soupçonne que votre petite fille ne bénira pas toujours la charitable idée que vous avez eue de lui offrir un frère !..... "

Les bruyères avaient perdu leur couleur de sang, mais le souvenir des paroles brutales de l'industriel était lié quand même à leurs petites tiges raidies, desséchées par la mort..... La haine de Blanche !..... quand son cœur commencerait à s'ouvrir, quand son intelligence se mettrait à comprendre..... oh ! tout plutôt que cela !..... et la main tendue vers la coquette maison voisine, toute gaie, toute frissonnante au milieu des fleurs, et dans laquelle l'enfant dormait sans penser à rien..... " Oui, Blanche, murmura-t-il, c'est à cause de toi..... c'est pour toi que je pars !..... "

Puis il rentra. Sa chambre semblait prendre cet air désolé des choses qu'on va quitter. Ses petits tableaux, ses jouets avaient un langage qu'il comprenait et qu'il lui fendait le cœur.

A ce moment l'*Angelus* sonna, là-bas, à la cathédrale, éparpillant dans les airs toute une nuée d'oiseaux qui nichaient dans les tours. Clément les regarda s'envoler ; aucun ne s'éloignait, quelques-uns planaient au-dessus du Ruault, et quand la dernière volée eut fini d'ébranler la cathédrale, tous revinrent, à tire-d'ailes, avec de grands cris joyeux.

Et il pensa : " En ferai-je autant ? reviendrai-je, moi aussi, à l'ombre de la cathédrale...., pour y demeurer toujours ? " Et comme il se posait la question, il vit passer les chevaux de l'Hôtel du Nord, qu'on menait baigner en haut de Noyon, dans une mare à côté des Momeux ; c'étaient ceux qui l'em mèneraient, tout à l'heure, à la gare,....

A ce moment, Got entra. Depuis que la chose avait été décidée, Got ne disait plus rien : à quoi bon ? La pauvre fille aurait eu garde d'augmenter encore la tristesse de l'enfant, elle avait même insisté auprès de M. Valmont pour éviter toutes les scènes qui n'avançaient à rien. C'était, d'ailleurs, une

précaution inutile. Le notaire, en homme de cœur, avait bien réfléchi : quelque chose de grave avait motivé la résolution de l'enfant. A quinze ans, on n'a pas de ces énergies-là en dehors de toute cause sérieuse. Quelle était cette cause ? Il avait bien cherché. L'ennui, un caractère naturellement nomade, l'ambition d'arriver ?... Non, ce n'était pas cela..... L'enfant les aimait, et c'est le cœur brisé qu'il allait monter en wagon. Il avait beau braver ; à quinze ans on ne sait pas encore se contrefaire : et lui, le notaire, qui avait l'habitude du cœur humain, pressentait, dans cette existence d'enfant, une idée gardée secrète, mais une idée généreuse qui gouvernait tout.

Le train était à 10h.5 du matin, et toute la famille se réunit pour déjeuner ensemble auparavant. Le repas fut triste ; chacun, l'estomac serré, ne trouvait ni goût pour manger, ni force pour causer. M. Valmont, seul, essayait encore de réagir.

“ Au fond, mon garçon, tu as peut-être raison contre nous tous ; à notre époque, il faut aller vite, brûler les stations ; tu as été en Amérique et je vois que, sans t'en douter, tu en as gardé quelque chose. Seulement, il ne faut pas nous en vouloir de t'avoir résisté peut-être un peu brutalement..... Qu'est-ce que tu veux, si nous ne t'avons pas donné la vie, on te l'a conservée ; et, ma foi, nous tous, nous t'aimions comme Blanche, sans faire de différence..... ”

M. Valmont, sentant que sa voix tremblait, s'arrêta un instant, très occupé, en apparence, à essuyer une tache sur la nappe.

“ Maintenant, continua-t-il quelque temps après, je te demande de nous écrire toutes les semaines ; tu nous parleras de ta santé, tu nous diras si tu t'ennuies, comment vont les études, si tu trouves de bons camarades. Tu as deux amis tout indiqués au lycée : mon ancien camarade, M Flameng, le professeur de sciences, et l'aumônier ; ils t'en feront trouver d'autres. De plus, pour tout ce qui est argent, Jeçons supplémentaires, petites douceurs, d'avance je t'accorde tout, je

n'ai pas peur que tu en abuses, car j'ai remarqué, depuis un certain temps surtout, que tu n'ose même pas demander ce dont tu peux avoir besoin....”

A ce moment, l'enfant mordit sa serviette pour ne pas éclater, mais quand l'émotion monte dans tous les cœurs, un moment ou l'autre il faut qu'elle se manifeste. Blanche rompit la première tout ce qu'il y avait d'officiel, de convenu dans les paroles de son père ; brusquement, dans une explosion de sa nature spontanée, elle se jeta au cou de Mme Valmont : “ Je ne veux pas que Clément s'en aille !.... ”

Lui, la regardait ; et en la fixant, ses mains tremblaient sur son couvert ; ses lèvres s'entr'ouvrirent comme s'il allait parler, dire tout, révéler les scrupules de sa délicatesse ; il y a de ces moments dans la vie, où toute une destinée semble hésiter entre deux avenir contraires, où un rien suffirait à faire pencher la balance et sauver tout : c'était précisément ce *rien* dont Clément avait besoin....

C'est pour Blanche qu'il partait, mais ne lui criait-elle pas de rester, ses larmes ne semblaient-elles pas dire que le bonheur apporté par lui à la maison valait tous les milliers de francs de son éducation et de son établissement, qu'elle ne lui reprocherait jamais l'argent qu'il pouvait coûter, et quand bien même M. Valmont ajouterait encore l'étude avec.

En un instant, soumis à la plus violente émotion que son cœur eût jamais éprouvée, se sentant devenir orphelin pour la seconde fois, Clément se dit tout cela, vit Mme Valmont pleurant sur les cheveux de Blanche, et Got sanglotant dans son mouchoir ; une seconde de plus, et il allait crier la raison de son départ, raison absurde qui n'en était pas une, fantôme grossi démesurément par une imagination d'enfant trop délicat, mais tout à coup, la porte s'ouvrit, et Catu, qui en voulait à Clément de tout le tracas, de toutes les larmes qu'il occasionnait, Catu demanda durement si on pouvait charger la malle, car la voiture de l'hôtel était dans la cour.

Ce fut fini ; l'enfant eut un moment de mauvaise fierté : puisque les choses étaient déjà si loin, qu'elles aillent jus-

qu'au bout ; après tout, la souffrance et lui étaient de vieilles connaissances !

.....

Dans toutes les petites villes où les événements sont rares, à Noyon surtout, les moindres faits prennent immédiatement des proportions d'événement. Pour éviter de servir ainsi d'aliment à la curiosité des Noyonnaises, on laissa partir la voiture toute seule avec la malle, et tous ensemble firent un grand détour par les boulevards superbes qui entourent la ville. On eût dit que c'était une promenade habituelle, tant on allait lentement dans un besoin de rester plus longtemps ensemble, de ne pas se quitter.

Blanche et Clément marchaient, comme toujours, par devant, se tenant par la main. Clément avait très grandi depuis son arrivée à Noyon ; comme un jeune arbre, il avait poussé en pleine terre, au chaud soleil du bon Dieu et de l'affection de Got ; actuellement, il dépassait Blanche de toute la tête. Sa beauté, un peu étrangère, où le blanc mat de la peau tranchait brusquement avec le noir bleu des cheveux, lui donnait un air d'autorité peu commun aux enfants de son âge, et malgré la douceur de ses grands yeux de rêveur destiné à souffrir.

Blanche était blonde, blonde comme les épis des champs au mois d'août, ses yeux bleus étaient aussi clairs, aussi parlants que ceux de Clément étaient noirs et silencieux. Jamais deux natures ne s'étaient moins ressemblées et peut-être pour cela mieux complétées.

M. Valmont, quelques pas derrière eux, les observait tout ému..... Un moment, il eut l'air de se parler tout seul, comme si une révélation venait de se faire en son esprit ; puis il eut un brusque mouvement de tête comme pour chasser une idée insensée : " Ce n'est pas possible ! " Et il se rapprocha de sa femme qui causait tout bas à sa sœur.

En croisant la statue du peintre Sarrasin, une des gloires de Noyon, on rencontra Isidore venu là-haut, exprès pour voir le départ de son jeune maître. Il était assis sur un banc

de la promenade, traçant machinalement avec son bâton des lignes sur le sable. Dès qu'il aperçut Clément, il se leva très respectueusement, et, soulevant sa casquette, alla lui serrer la main. Quand le groupe fut passé et que, déjà, il atteignait la grille qui sépare la promenade de la gare, Got se retourna et vit le jeune cultivateur à la même place, comme hypnotisé, la casquette toujours à la main, regardant Clément avec des yeux de naïve envie, des yeux parlants, et qui disaient : Oh ! Clément, tu as eu tous les bonheurs, mais voilà le plus grand de ta vie ; tu sors du tombeau de Noyon pour aller à la ville, à la ville animée, vivante, où l'on a qu'à se baisser pour trouver des positions, l'argent, l'avenir..... Oh ! si seulement je puis te suivre un jour.....

Mais il s'aperçut que Marguerite le regardait et, composant sa figure pour ne pas être deviné, il tourna à gauche et disparut dans un bosquet.

La petite gare, à cette heure, était presque déserte, la marchande de journaux elle-même était allée déjeuner : seul, un employé aidait le cocher de l'hôtel du Nord à descendre les bagages.

Dans la lumière éclatante du soleil déjà haut sur l'horizon, elle avait l'air toute coquette, toute mignonne, la petite gare de province, encadrée dans la verdure : c'était le même jour, les mêmes teintes d'automne qu'il y avait trois ans. Il se rappelait encore sa joyeuse arrivée par un joli soleil comme aujourd'hui, Got sur le quai ; il l'avait connue tout de suite à son air de bonté et de distinction, Blanche, M. et Mme Valmont encadrant l'excellente fille, Tom et ses aboiements d'ami ; c'étaient les mêmes acteurs, mais combien la scène étaient différente ! Il arrivait alors n'ayant pas changé de famille, tant la transition avait été douce.

Et puis, brusquement, on lui avait rappelé qu'il ne devait pas s'endormir dans le présent, s'il ne voulait pas courber la tête sous les reproches de l'avenir : il était pourtant si doux, le présent, ils avaient été si bons les hivers précédents, au coin du feu, à côté de Got, avec le gai sourire de Blanche,

à l'abri de la bienveillante protection de M. Valmont :

Et, en fermant les yeux, il revoyait les deux maisons sœurs, en brique rouge et pierre blanche, encadrées dans les fleurs, avec les perspectives du Ruault, du Siméon, de la plaine, des campagnes où ils avaient gambadé ensemble, Blanche, Tom et lui, et sa jolie chambre semée de fleurs bleues.....

" Attention !..... Mesdames, Messieurs, en arrière..... l'express !..... " et le chef de gare courut tout le long de la voie, saluant le notaire au passage.

On s'embrassa bien tristement, sans presque rien se dire tellement le cœur était gros. M. Valmont monta avec Clément, et une seconde après l'express s'ébranlait vers le Nord, dans la direction de Tergnier.....

Longtemps, l'enfant resta à la portière, parlant avec ses yeux, puisque sa bouche se refusait à rien dire, et quand le groupe des Valmont ne fut plus qu'un point à l'horizon, Clément regardait encore, regardait toujours.....

CHAPITRE XII

Cette nuit-là, Blanche ne dormit pas. Got était venue coucher chez sa sœur, parce que le silence de sa grande maison l'épouvantait maintenant qu'elle n'y était plus habituée.

Blanche avait sa petite chambre entre celle de sa mère et de sa tante, mais Got, à travers les minces cloisons de brique, l'ayant entendue plusieurs fois se retourner avec bruit, se leva, subitement inquiète.

" Tu ne dors pas, chérie ?

— C'est-y toi, maman ?

— Non, c'est Got... et elle l'embrassa longuement sur ses cheveux blonds tout ébouriffés par les sauts qu'elle faisait dans son lit. Pourquoi ne dors-tu pas, ma mignonne ?

— J'ai peur que Clément soit mal couché là-bas, et puis, tu sais, les garçons, c'est pas comme les petites filles, ça ne fait pas trop attention aux matelas.

— Et le matin, est-ce qu'il aura encore du chocolat à la crème, comme chez nous ?

— Je ne sais pas ; en tout cas, n'aie pas peur, on ne le laissera pas mourir de faim.....”

Mais Blanche lui avait repoussé la tête avec un geste presque violent : “ Tiens, je vois bien que tu ne l'aimes déjà plus ; on dirait que tout cela t'est égal.....”

Pauvre petite ! si, à la lueur tremblante de la veilleuse, elle avait pu voir le visage de sa tante, elle aurait peut-être compris, et lui aurait épargné la cruauté de ses questions. Mais elle ne voyait rien, et cet âge-là est sans pitié.

Au bout d'un certain temps, Got, s'apercevant que Blanche pleurait tout bas dans son mouchoir, la prit dans ses bras : “ Voyons, qu'as-tu, ma mignonne ?

— Je m'ennuie après Clément.

— Mais moi aussi, je m'ennuie après lui, et cependant, tu vois bien que je ne pleure pas.

— C'est que, vois-tu, tu ne l'aimes pas comme moi.

— Mais encore plus que toi.

— Non, ce n'est pas toi qui l'as trouvé là-bas, en Normandie..... ”

Et la discussion continua à voix basse, dans la petite chambre, pour ne pas éveiller M. Valmont. La bonne Marguerite appelait tout son bon cœur à son aide pour calmer cette douleur qu'elle comprenait si bien : “ Blanche, il faut absolument que tu t'endormes, sans cela tu auras demain les yeux rouges, et ton papa ne sera pas content !

— Mais je veux bien m'endormir, mais je ne peux pas, j'ai trop mal.

— Veux-tu m'écouter, Blanche?..... ” Et Got, se faisant tout enfant, racontait à sa petite nièce les histoires les plus propres à l'endormir.

(à suivre.)